

La performance a-t-elle une fonction ? [soirée Cameroun]

Nathalie Côté

Number 133, Fall 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91874ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Côté, N. (2019). Review of [La performance a-t-elle une fonction ? [soirée Cameroun]]. *Inter*, (133), 65–67.



> Serge Olivier Fokoua

LA PERFORMANCE A-T-ELLE UNE FONCTION ?

► NATHALIE CÔTÉ



Serge Olivier Fokoua, artiste canadien originaire du Cameroun, a agi à titre de commissaire pour la soirée de performances africaine de la RiAP 2018, à laquelle il a également participé. Ses invitées, la Camerounaise Ruth Belinga et la Montréalaise d'origine malienne Kamissa Ma Koïta ont complété le tableau.

Inaugurant la soirée avec éclat, Serge Olivier Fokoua a mis un tablier blanc, se transformant en chef cuisinier pour inviter chacun à porter des gants de plastique et à venir déposer dans le moulin à viande manuel divers aliments à broyer. Sur une table : saucisses, poulet, yogourt, lait, muffins, œufs à la coque, chocolat, biscuits, crème glacée, fromage, bacon, pain, coca et boîtes de conserve. La seule énumération des ingrédients de cette « recette » donnait un avant-goût du résultat pour le moins rebutant qu'allait produire l'artiste avec l'aide du public.

De cette pâte a rapidement émané une odeur nauséabonde, difficile à supporter pour les spectateurs s'y approchant. À cet égard, l'action était très réussie, produisant une sensation intense, un effet qui resterait en mémoire, l'odorat étant un sens rarement sollicité dans l'art action.

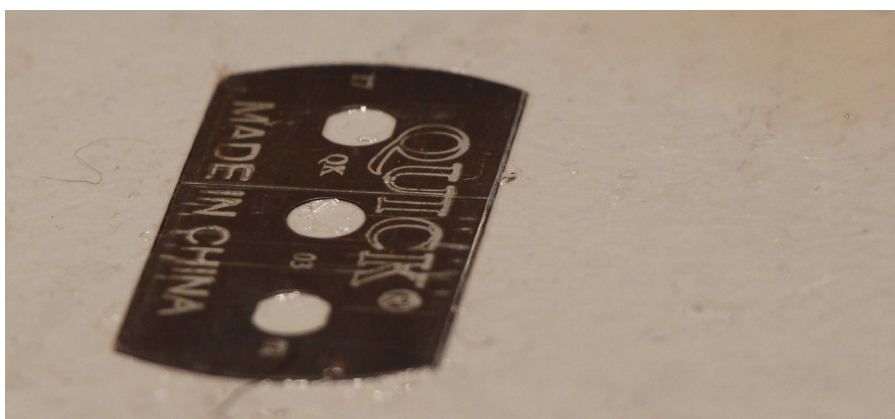
L'artiste s'est manifestement amusé à ce jeu, aidé par quelques volontaires heureux de broyer tous ces aliments. Le processus ludique et la participation du public, fort à propos, peuvent être envisagés comme une sorte de défouloir collectif pour broyer l'excès, les aliments de trop, la surabondance, la bouffe industrielle. Une spectatrice a d'ailleurs quitté la salle en dénonçant haut et fort le gaspillage alimentaire dont elle était témoin.

La suite était plus narrative. De cette pâte concoctée, l'artiste a formé de petites boules avec une poche à pâtisserie, des formes qu'il a déposées sur des socles blancs, telles des

sculptures, tels des produits de son travail de création. Ce processus reproduisait ainsi mécaniquement le processus de digestion et son résultat équivoque.

Il rappelait d'emblée la *Cloaca* (2000), machine à merde sophistiquée, gérée par un logiciel, de l'artiste belge Wim Delvoye. La performance d'aujourd'hui en était une expression artisanale, manuelle : une version de fortune, plus symbolique que mimétique. L'œuvre de Serge Olivier Fokoua posait non seulement la question du gaspillage alimentaire, mais aussi celle du fétichisme de l'objet d'art. Il y a, en même temps, un regard posé sur la société d'abondance dans laquelle nous vivons.

Ainsi, en broyant divers aliments pour en faire de petites sculptures, l'artiste questionnait autant le gaspillage alimentaire que l'objet d'art et son processus de création. L'utilisation de nourriture est d'ailleurs centrale dans sa démarche. « Tous les



> Ruth Belinga

jours dans les pays développés, les gens gaspillent de la nourriture. On déverse des tonnes et des tonnes de nourriture chaque jour dans des poubelles », rappelle-t-il. « Pourtant, dans certains coins du monde, il y a des gens et même des enfants qui meurent de famine. Mais, depuis que je vis au Canada, mon point de vue sur le gaspillage alimentaire a franchi un cap puisque, dans mes performances, je gaspille de la nourriture. Je détruis, je déverse par terre, je fais des mélanges nauséabonds. »

L'artiste est aussi préoccupé par la qualité de ce que les gens consomment comme nourriture issue de l'industrie agro-alimentaire : « J'ai fini par qualifier ce phénomène de tragédie nord-américaine. Ensuite, ceci est devenu l'objet de ma démarche artistique. » Or, l'utilisation de nourriture que fait Serge Olivier Fokoua n'est ni du gaspillage alimentaire ni une perte totale. La nourriture prend un autre sens : elle devient art, si éphémère soit-il ; elle devient objet de réflexion...

L'ART CLASSIQUE DE RUTH BELINGA

Avec présence et charisme, Ruth Belinga a maintenu en haleine les spectateurs venus assister à sa performance. Vêtue d'une petite robe noire et de chaussettes blanches, l'artiste, historienne de l'art et peintre a fait une performance théâtrale, concentrée, classique.

Pendant de longues minutes, elle s'est assise au sol et a décousu patiemment des formes d'arbre préalablement brodées sur différents drapeaux que nous devinions confectionnés par l'artiste. Le retrait des feuilles, plantes et autres végétaux figurant sur divers drapeaux, comme celui du Liban et du Canada, illustrent les problèmes de déforestation dans différents pays de la planète.

Elle a ensuite lavé les drapeaux et les a épinglés sur une corde avant d'amorcer une partie plus dramatique de son action, où elle s'est laissée tomber au sol. Le récit devenait plus mystérieux. En enlevant les formes végétales des drapeaux, c'est en effet de l'exploitation de la nature et de sa disparition qu'il s'agissait. Mais il y avait plus.

Selon le commissaire, la performance de Ruth Belinga avait un lien direct avec sa vie personnelle, son enfance et ses origines. Il rappelle qu'elle a fait une performance « pleine d'émotions, qui chaque fois la pousse aux larmes ». Après la scène où un ventilateur dévoilait sa petite culotte rouge, évoquant Marilyn Monroe, l'artiste est entrée dans une sorte de transe, terminant sa performance renversée au sol.

KAMISSA MA KOÏTA EN JEUNE INSTITUTRICE

Des chaises au milieu de l'espace représentaient les places dans un bus, les spectateurs invités à s'y asseoir. L'artiste y a collé deux affiches avec l'inscription « *For color only. No white allowed* », rappelant la période de ségrégation aux États-Unis. L'utilisation de l'anglais, ici, ancrant la situation dans la société états-unienne. Kamissa Ma Koïta rendait ainsi hommage à Rosa Park, la première femme noire à avoir refusé de céder sa place dans un bus aux États-Unis. L'artiste a toutefois mis en scène la situation inverse, sans doute pour faire comprendre au public les injustices qu'ont vécues les Noirs américains jadis. La leçon commençait ainsi.

Pendant cette scène où des volontaires du public occupaient les chaises d'école, elle a écrit des noms sur des cartons et demandé au public de les identifier : sportifs, écrivaines, scientifiques, inventeurs, acteurs, femmes et hommes noirs réputés. Naomi Osaka, joueuse de tennis japonaise dont le père est haïtien, ou encore Jesse Owens, premier athlète noir reconnu internationalement, ont notamment été identifiés par les spectateurs, se prêtant volontiers au jeu. Les réponses fusaient, certaines personnes utilisant leur téléphone et Google pour identifier les personnalités, d'autres répondants spontanément.

Kamissa Ma Koïta tentait de « sensibiliser » son public par une forme, avouons-le, plutôt scolaire. Les cartons, les chaises, l'attitude de l'artiste : tout évoquait l'école. L'artiste, en figure d'autorité, tentait par cette action de vérifier les connaissances du public de Québec.

L'objectif politique était donc sans équivoque. Même si le discours dominait la dimension esthétique, il y avait cependant une cohérence entre le propos pédagogique et la forme élémentaire et transparente où aucun élément ne venait opacifier le discours. Cette performance, avec ses allures d'examen scolaire ou de quiz, peut être envisagée comme une expression actuelle de l'anti-art. Ainsi que le rappelle la philosophe Carole Talon-Hugon dans son essai *L'art sous contrôle : nouvel agenda sociétal et censures militantes* (PUF, 2019), l'art n'est pas que contenu, il est contenu mis en forme : « Vouloir transmettre non seulement des messages mais des informations, des sentences, c'est jouer le jeu de la communication dans lequel l'art s'abîme. » ◀

Photos : Dany Massicotte



> Kamissa Ma Koïta